



**Les trois demi-journées de formation 2021**

**Comment faire avec l'isolement, la solitude, le retrait social ?**

Le retrait social peut prendre les formes les plus diverses : phobies scolaires, phobies sociales, isolement lié à la précarité ou à la vieillesse, retraits psychologiques. Le syndrome contemporain de Hikikomori, claustration volontaire, où la vie sociale se réduit souvent au seul réseau internet, peut se présenter comme la manifestation extrême d'une adolescence interminable, reposant très souvent sur des structures psychopathologiques spécifiques, mais se présentant aussi parfois comme un ermitage spécifique de l'époque contemporaine. Il y a enfin le retrait social obligé, celui induit par les mesures de confinement de la pandémie.

Qu'en est-il de l'isolement et de la solitude ? Ces deux termes ne sont pas équivalents. La solitude est une séparation, une frontière que l'on peut franchir, car on a besoin d'un espace de solitude pour se retrouver soi-même. Alors que l'isolement est une exclusion, un mur.

Certains sujets vivent seuls mais ne sont pas isolés, alors que d'autres paraissent très adaptés à un groupe amical ou professionnel, mais sont absolument isolés, sans vrai contact avec quiconque. D'autres encore neissent tout partenaire, famille, amour, amis, par peur de le voir disparaître, d'être laissés en plan.

On peut aussi s'isoler des autres pour protéger sa solitude. La solitude est en effet la capacité d'un sujet à se séparer de ce qui le sollicite. Pouvant se dégager de la parole, celle des autres ou la sienne propre, pouvoir se détacher de sa pensée, trouver une absence à soi-même. Ainsi, il y a une affinité de la solitude et du silence. On peut donc la rechercher, par exemple faire seul le chemin de Saint-Jacques, ou bien demander une retraite en monastère. On peut aussi la craindre ou la subir. Enfin la maladie grave confronte le sujet à la solitude essentielle à l'expérience humaine, parce que

c'est lui seul qui est malade et qui va mourir, et pas ses proches, même si ces derniers sont très présents.

Au-delà des personnes, le vrai partenaire c'est le langage. Mais lorsque la qualité langagière du monde devient trop inconsistant, on peut le refuser par un retrait massif, pour tenter de préserver ou de restaurer un sentiment d'unité précieuse et menacé. C'est là que nos pratiques institutionnelles sont convoquées.

Comment avec un sujet prendre place auprès de son isolement pour voir s'il est possible, avec lui, de construire une nouvelle solitude, moins précaire, à partir de laquelle il pourra le rompre ? Pour travailler avec des personnes isolées, le fait d'avoir rencontré soi-même sa propre solitude peut être une force. Sans doute les personnes sentent-elles la qualité de solitude de leurs interlocuteurs.

**Bulletin d'inscription**

À envoyer à Section Clinique de Nantes - extension, 1 square Jean Heurtin, 44000 Nantes.  
Tél. 02 51 34 83 09 – [spocheret@wanadoo.fr](mailto:spocheret@wanadoo.fr)  
Numéro de déclaration : 52440096544. L'FORCA-Nantes est référencée sur Datadock [D] Dobodock

Montant de l'inscription (cocher la case) :  
 • Prise en charge par l'institution : Une demi-journée : 50 €  Précisez laquelle :  
 Les trois demi-journées : 150 €   
 • À titre personnel : Une demi-journée : 30 €  Précisez laquelle :  
 L'ensemble de la formation : 90 €

(Rédigez votre chèque à l'ordre de UFORCA-Nantes)  
 Madame  Monsieur

Nom et prénom :  
 Date de naissance :  
 Profession :  
 Adresse personnelle : Localité :  
 Code postal :  
 Téléphone :  
 Adresse électronique :  
 Signature :

## La Section Clinique de Nantes

Vers les institutions 2021 :

**Comment faire avec l'isolement, la solitude, le retrait social ?**

Première séance, le 19 mars 2021.

## Isolement, solitude, retrait social

par Bernard Porcheret

### Le retrait social

Le retrait social peut prendre les formes les plus diverses : phobies scolaires, phobies sociales, isolement lié à la précarité sociale, à un handicap très limitant, à la vieillesse. Il peut s'agir de retraits psychotiques.

Le syndrome contemporain de Hikikomori, décrit d'abord au Japon, se présente comme une claustration volontaire, où la vie sociale se réduit souvent au seul réseau internet. Cela peut apparaître comme un ermitage spectaculaire de l'époque contemporaine. Il est souvent présenté comme la manifestation extrême d'une adolescence interminable. Il repose le plus souvent sur des structures psychopathologiques non décompensées psychiatriquement. Il apparaît alors comme une défense, une protection, chez des sujets dits borderline, narcissiques, sujets dits bipolaire, prépsychoses, schizophrénie à son début.

Bien sûr les pathologies psychiatriques constituées, schizophrénie par exemple, paranoïa, ou mélancolie s'accompagnent souvent d'un retrait social massif.

C'est le cas également des situations de déprise sociale, faites de ruptures en cascade, professionnelles, puis familiales, jusqu'au sentiment de déchéance dramatique. C'est le cas par exemple de l'alcoolisme grave, qui recouvre presque toujours un problème psychopathologique enfoui dans le silence.

N'oublions pas le retrait social obligé, celui induit par exemple par les mesures de confinement de la pandémie, ou la promiscuité obligée en prison.

Quelles conséquences peuvent-elles avoir du point de vue de l'isolement et de la solitude ?

## **Isolement et solitude**

Ces deux termes ne sont pas équivalents. La solitude est une *séparation*, une frontière que l'on peut franchir, car on a besoin d'un espace de solitude pour se retrouver soi-même ; elle ne va pas sans l'Autre. Alors que l'isolement est une *exclusion*, un mur, il va sans l'Autre. C'est une thèse développée par un de mes collègues de Bordeaux, Philippe La Sagna.<sup>1</sup>

On peut se saisir d'appareils paradoxaux : certains sujets vivent seuls mais ne sont pas isolés. Alors que d'autres paraissent très adaptés à un groupe amical ou professionnel, mais sont absolument isolés, sans vrai contact avec quiconque. D'autres encore refusent tout partenaire, famille, amour, amis, par peur de le voir disparaître, d'être laissés en plan.

On peut aussi s'isoler des autres pour protéger sa solitude. La solitude est en effet la capacité d'un sujet à se séparer de ce qui le sollicite. Pouvoir se dégager de la parole, celle des autres ou la sienne propre, pouvoir se détacher de sa pensée, trouver une absence à soi-même. Ainsi, il y a une affinité de la solitude et du silence. On peut donc la rechercher, par exemple faire seul le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, ou bien faire une retraite en monastère. On peut aussi la craindre ou la subir.

Enfin la maladie grave confronte le sujet à la solitude essentielle à l'expérience humaine, parce que c'est lui seul qui est malade et qui va mourir, et pas ses proches, même si ces derniers sont très présents.

## **Que nous apprend la psychanalyse ?**

Pour avancer sur notre thème, il faut situer les concepts de pulsion et de jouissance. Je m'appuie sur un entretien radiophonique où Jacques-Alain Miller évoque la solitude de la jouissance.<sup>2</sup>

Contrairement à une idée commune très répandue, la psychanalyse est loin de se cantonner à traiter de la sexualité, elle n'est pas une sexologie. Elle est loin de la complémentarité des sexes où les principes mâle et femelle s'attireraient comme des aimants. Cette complémentarité n'est valable que pour la reproduction, sur le plan biologique donc. Or la sexualité est disjointe de la reproduction. Freud découvre dans le corps de l'être humain une substance, une entité, un fonctionnement logé chez les hommes et les femmes. Il ne sert ni à la reproduction, ni au rapport sexuel. Cet élément établit un rapport très spécial du corps avec lui-même.

C'est ce que Lacan nomme la jouissance. Il ne s'agit pas de la jouissance du corps de l'autre, mais du corps de l'Un. La jouissance est un état de votre corps à vous, elle est recherchée pour elle-même. Ceci veut dire qu'il y a dans le corps humain quelque chose qui cherche à jouir de lui-même, à se jouir. C'est l'image du chat qui ronronne.

Elle n'est pas relative à autrui, mais absolue. C'est ce que Freud appelait la pulsion. Il n'a jamais cédé sur la pulsion, ce qui l'a amené à se séparer de plusieurs de ses premiers disciples.

---

<sup>1</sup> P. La Sagna, « De l'isolement à la solitude », *La Cause freudienne* n° 66, 2007.

<sup>2</sup> J.-A. Miller, « La solitude de la jouissance », *Histoires de... psychanalyse*, Audio lecture-France culture, 15/06/2005.

Il faut souligner qu'il y a là un paradoxe : c'est par le moyen d'un objet que le corps peut se jouir. On peut donner l'exemple de la tétine qui satisfait la pulsion orale. En dehors des besoins nutritionnels, il n'y a pas besoin du sein ou d'aliments pour satisfaire la pulsion orale. La tétine permet le se jouir.

La pulsion est auto-érotique. Elle est du style du chacun pour soi.

### **Chacun est seul avec la jouissance**

C'est voilé par les idéaux, l'amour, l'altruisme.

Mais cela se découvre quand on fait une analyse et que tombe ce qui la voile. En effet la jouissance est enfermée dans le fantasme inconscient du sujet – et dans ses symptômes. Le symptôme lui donne une enveloppe formelle, c'est par exemple une phobie, un symptôme obsessionnel ou une conversion hystérique. C'est pour cela que nous avons du mal à se séparer de nos symptômes, car ils satisfont à notre insu une jouissance souvent douloureuse, qui entrave la route que le sujet se donne.

Il faut insister sur le fait que la jouissance a besoin d'instruments (par exemple la tétine pour la bouche). C'est aussi valable pour la pulsion scopique, soit le regard, pour la pulsion anale, et aussi pour la pulsion invocante, c'est-à-dire la voix.

C'est par là que l'individu est connecté à la civilisation qui lui fournit de quoi jouir. Cuisine, gastronomie, œuvres d'art les plus diverses, parfums, senteurs, musiques etc... Ces objets se renouvellent sans cesse, comme la forme des symptômes qui dépend de l'époque dans laquelle on se trouve.

### **Les partenaires du sujet**

Puisque le corps cherche à se jouir tout seul, le sujet fait l'épreuve d'une solitude radicale. Et c'est pour cela que les humains cherchent un partenaire.

On peut décliner plusieurs versions du partenaire subjectif selon les trois registres Imaginaire, Symbolique et Réel :

- Le premier partenaire est imaginaire, le couple se forme par identification : qui se ressemble s'assemble. C'est une identification narcissique. C'est le *couple narcissique*.
- Le second est le partenaire-symbole. Il repose sur la reconnaissance du type « Tu es ma femme », qui revient au sujet sous forme inversée « Je suis ton mari ». C'est le *couple de l'amour* qui repose sur le manque à être. Dire « Je t'aime », c'est avouer son manque, son incomplétude, sa castration – je vais chercher chez l'autre ce qui me manque, je vais chercher chez l'autre un complément. Et j'attends en retour son aveu, qu'il m'aime, c'est-à-dire qu'il fasse l'aveu qu'il lui manque quelque chose à lui aussi.
- Le troisième partenaire, c'est le partenaire fantasmatique : quand un homme aime une femme, il la fait rentrer inconsciemment dans son fantasme : elle vient causer son désir. C'est le *couple fantasmatique*, chacun est pour l'autre cause du désir.

Dans ces trois couples il y a une difficulté, celle de faire coïncider sur le même partenaire l'amour et le désir. Les hommes et les femmes ne s'y situent pas forcément de la même manière.

- Quatrième partenaire, le partenaire-symptôme. Plus fondamentalement, ce qui fait partenaire pour un sujet, c'est sa jouissance à lui. Son vrai partenaire, c'est son objet *a* lui-même, qui, on vient de le voir, se manifeste dans son mode fantasmatique et dans son symptôme. Lacan dit dans le *Séminaire XX, Encore*, que ce qui provoque l'amour, qui habille le plus-de-jouir, l'objet *a*, c'est « La rencontre chez le partenaire, des symptômes et des affects de tout ce qui marque chez chacun la trace de son exil du rapport sexuel. »<sup>3</sup> Le partenaire-symptôme n'est donc pas dans l'illusion amoureuse où l'autre viendrait compléter le sujet, qui repose sur l'imaginaire du « à nous deux nous faisons un » – c'est super, mais ça ne dure pas. Le *couple-jouissance* indique que le sujet se jouit. J'ajoute que la question peut se dire ainsi : "De quoi es-tu en train de "se jouir" lorsque tu m'aimes ?

### **Contingence de la rencontre**

Il y a donc, au-delà de ce que nous venons d'énoncer, une pragmatique liée à la contingence de la rencontre. Cette pragmatique est faite du hasard de la rencontre, du choix de se laisser porter par elle, et de la décision de s'y engager. Cela peut être congruent, les deux partenaires repérant inconsciemment chez l'autre des affinités concernant leurs modes de jouissance.

Quand cette congruence ne se produit pas, le sujet peut répéter à travers une série de partenaires la recherche de ce trait de jouissance, que souvent il ignore. À chaque fois la relation échoue, ce qui peut conduire à une demande d'analyse, que ce soit côté homme ou côté femme.

### **Addiction**

Mais le partenaire n'est pas forcément quelqu'un, ce peut être un produit, une addiction au produit. « L'addiction c'est la racine du symptôme qui est fait de la répétition inextinguible du même Un » (Jacques-Alain Miller). Le symptôme ne se présente en effet pas réduit à sa racine, il est habillé, si on peut le dire ainsi. Car sur ce noyau sont venues s'articuler des superstructures signifiantes. L'analyse va procéder à un déshabillage du symptôme.

Dans l'addiction, il y a d'une manière dénudée, si je puis dire, une répétition du même trait Un, qu'on ne peut pas arriver à éteindre. Jacques-Alain Miller prend l'exemple du sujet alcoolique, qui boit toujours le même verre. Ce n'est pas une addition, mais la répétition du même, 1,1,1,1....

### **La question de l'amour aujourd'hui**

Revenons au partenaire de l'amour. Qu'en est-il à notre époque ?

Lacan énonçait au début des années soixante, dans son *Séminaire X, L'angoisse* : p. 209 : « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »<sup>4</sup>, ce qui veut dire que plutôt que de jouir tout seul de son propre corps, on passe par le désir du corps de l'autre, que ce désir s'éprouve à travers l'amour, c'est-à-dire dans la rencontre d'un manque, du regret d'une

<sup>3</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 132.

<sup>4</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 209.

absence. Est-ce toujours valable soixante années plus tard, à l'époque de la pornographie généralisée qui met en avant la jouissance de l'UN ? Est-ce valable s'il n'y a plus de manque ?

On constate de plus en plus un changement dans les consultations. Il y a quelques années encore, la plainte qui amenait à consulter portait sur les impasses de la jouissance rencontrées dans la relation avec le partenaire aimé : j'aime, mais je n'arrive pas à coucher avec mon partenaire. Aujourd'hui, il y a d'abord la jouissance sexuelle, non sans impasses bien sûr, mais la question porte sur l'amour : je n'arrive pas à aimer. L'amour est différé. L'amour reste pourtant quelque chose d'idéalisé, mais plein d'aléas ; il vient de surcroît. S'il y a attente chez le sujet, elle ne portera pas tant sur le sexe, qui est déjà là, que sur l'amour. La jouissance d'abord, l'amour peut-être.

### **L'époque contemporaine a des conséquences sur les structures subjectives et sur le lien social**

Comment ce retournement s'est-il produit ? Le mariage de la science et du capitalisme a des conséquences. L'effondrement des grands idéaux, qui étaient traditionnellement orientés vers le Père, comme l'offre de toujours plus d'objets à consommer, ont inversé progressivement la perspective qui prévalait jusque-là : le surmoi, qui classiquement était interdictif, a fait place à une injonction de jouissance – Consomme !; *jouis !*<sup>5</sup>

Jacques Lacan a pu parler de la « montée au zénith de l'objet *a* »<sup>6</sup>, ce que Jacques-Alain Miller a écrit  $a > I$ , l'objet *a* supplante l'Idéal.

Pour Freud, l'insatisfaction était aux commandes : faute de jouir, il restait à désirer. Avec le renversement actuel, on jouit d'abord, on court-circuite le désir et il reste à aimer. La volonté de jouissance est aux commandes avec l'impératif surmoïque « Jouis ! ».

### **Du côté des structures subjectives**

Nous sommes malades de l'objet. Notre culture nous propose, à la place de grand I un simple objet de consommation, immédiatement accessible, pour satisfaire sa pulsion et sa jouissance. C'est le droit au bonheur par l'objet – ou l'injonction au bonheur par l'objet ?

Je me souviens d'un patient rencontré à l'hôpital, il y a longtemps, qui m'avait dit : « J'ai cédé à l'objet ». Il avait cédé la dimension du manque, donc du désir, pour se lancer dans un parcours addictif très coûteux. D'abord punk, il était devenu toxicomane, avait fait plusieurs cures de sevrage, puis, abstinent, il s'était lancé dans une formation et travaillait depuis plusieurs années dans une entreprise. Du point de vue du traitement social, beau succès thérapeutique. Mais qu'en était-il du point de vue subjectif ? J'ai rencontré cet homme suite à une tentative de suicide grave qui l'avait amené à l'hôpital. Pour ce sujet courageux et d'une lucidité saisissante, sa vie normalisée n'avait pas de sens, il se vivait comme un sujet déjà mort.

L'objet de consommation est offert pour tromper le manque-à-être, il méconnaît ce manque-à-être qui est un fait de structure lié à l'inscription du sujet dans le langage.

---

<sup>5</sup> E. Laurent et J.-A. Miller., Cours de L'orientation lacanienne 1996-1997, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », inédit. Téléchargeable sur internet.

<sup>6</sup> J. Lacan, « Radiophonie », (1970), *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 414.

C'est un fait de structure, parce que, d'être dans le langage, le sujet subit une perte inaugurale de jouissance. Perte que qu'il va tenter de récupérer. Le problème est que cette récupération est toujours ratée, toujours à côté : on ne récupère que des miettes. Ce que Lacan appelle l'objet  $a$ , lequel anime notre fantasme inconscient qui supporte notre mode symptomatique, toujours singulier, pour nous orienter dans la vie.

### **Répétition, fantasme**

Reste donc toujours une béance, un manque-à-jour, une insatisfaction. D'où le concept de répétition. C'est là que l'objet de consommation est trompeur. Car il ne s'agit plus de l'objet  $a$  lié au fantasme inconscient et singulier du sujet, mais d'un ersatz d'objet  $a$ , objet-a-prêt-à-porter, prêt-à-jour, qui prétend nous satisfaire enfin et combler notre manque... Nous allons jouir d'un objet, de son acquisition, et encore d'un autre, plus récent, plus prometteur ! – Allons même plus loin : on ne peut y déroger, il y a une injonction à jouir.

Mais cette jouissance n'est pas filtrée par le cadre du fantasme inconscient, qui peut offrir un voile protecteur. Le fantasme inconscient a en effet une fonction de protection, même si, en même temps, il est une prison psychique, puisqu'il nous fait répéter toujours la même impasse.

Avec le plus-de-jour promis par l'objet, cette jouissance vient en court-circuit, avec pour conséquence la production d'une angoisse erratique, désarrimée du fantasme, c'est-à-dire désarrimée de la structure subjective.

Aujourd'hui, la formule qui convient, et qui se substitue à celle de « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » est celle-ci : « Seul l'angoisse transforme la jouissance en désir ». L'angoisse est en effet signal d'un réel non voilé, avec lequel le sujet est en prise directe, le fantasme comme défense du sujet étant court-circuité.

### **Du côté du lien social**

Classiquement, pour tout sujet il y a une solitude foncière dans son rapport à sa jouissance ; mais elle est tempérée par son inscription dans le lien social. Celle-ci passe par des identifications verticales à un leader et horizontales au semblable.

Aujourd'hui cette solitude est accentuée, et le sujet se retrouve isolé face à un ennui mortel.

On assiste à une fragmentation qui isole le sujet. C'est le règne de l'individualisme. C'est le règne de l'Un, des UNS-tout-seuls. L'époque célibataire.

Ainsi cet homme qui, devant sa difficulté récurrente à vivre avec une femme, à faire couple, ayant un enfant de chacune de celles avec qui il a vécu, constate qu'au fond il n'a jamais voulu d'enfant avec aucune, qu'il n'est bien que seul, que les revendications de ces femmes quant au couple ou à son rôle de père l'encombrent, plus qu'elles ne l'angoissent. La difficulté pour lui est que cette répétition amène peu de questions, il ne fait que constater.

Autre vignette, celle de cet autre homme qui est marié avec son image, et avec celles des personnages qu'il invente en tant qu'artiste, et qui viennent saturer son mode de manque, le tenant sur le bord de la scène concrète du monde.

## La qualité langagière

Continuons en affirmant qu'au-delà des personnes et des objets de consommations, le vrai partenaire c'est le langage. Ce qui est spécifique à l'être parlant, disons plutôt au *corps parlant*, c'est d'être traversé par le langage. Ce qui, comme je viens de le dire, provoque à jamais une perte de jouissance, une souffrance primordiale.

Mais si le langage crée cette béance, ce traumatisme, *troumatisme*, c'est en même temps au moyen du langage comme structuré que le sujet va pouvoir traiter inconsciemment cette blessure première. Et ce toujours, comme on l'a vu, au prix d'une insatisfaction, c'est-à-dire d'un manque à être, qui est aussi manque à jouir.

C'est ainsi que, toujours singulièrement, se met en place la structure subjective d'un sujet. Et c'est donc à ce niveau qu'intervient la qualité langagière. Chaque être humain naît dans un bain de langage, qui d'ailleurs le précède. Chaque enfant est héritier du croisement des lignées parentales. Il est prématuré, et donc l'objet de soins. Il est celui qui crie et à qui l'on parle transformant ainsi son cri en demande. Il est aussi, comme corps, percuté par la matérialité des mots, des énonciations autour de lui, des événements contingents.

Comment tout cela s'est-il présentifié au sujet comme corps parlant ? Comment y a-t-il consenti ?

Ajoutons que cela dépend de la qualité langagière du monde, entendu comme le monde dans lequel évoluent les familles elles-mêmes. Quand la qualité langagière du monde devient trop inconsistante, on peut refuser le monde par un retrait massif, pour tenter de préserver ou de restaurer un sentiment d'unité précaire et menacé. C'est là que nos pratiques institutionnelles sont convoquées.

Lorsque l'Autre qui structure la société perd sa capacité à faire tenir un contrat social, la solitude elle-même est touchée, elle devient précaire, le sujet perd la possibilité de se séparer de ce qui le sollicite.

## Être analysant

L'expérience analytique est en elle-même un lien social. Celui-ci repose d'abord sur une rencontre et sur l'amour. L'amour de transfert est un véritable amour. C'en est le pivot et en même temps l'obstacle.

Quand on fait une analyse, on repère peu à peu que nous sommes pilotés à notre insu, inconsciemment, par des signifiant idéaux, des maîtres mots. L'analyse les fait chuter, désamorce leur puissance. Corrélativement, se repère la dimension qui échappe aux mots, la dimension pulsionnelle qui insiste, comme une fixation.

L'interprétation de nos symptômes et la déconsistance du mode de satisfaction fantasmatique s'accompagnent peu à peu d'un allègement des modes de satisfactions douloureux.

Si l'analyse est menée suffisamment loin, on s'aperçoit qu'il reste une part incurable, c'est-à-dire non interprétable, un os. Et c'est cet os incurable, qu'on ne peut que cerner et réduire, avec lequel peut se développer un savoir-y-faire créatif, qui est notre véritable partenaire. C'est notre partenaire incontournable, celui qui se rencontre dans une solitude radicale.

C'est le consentement à la solitude radicale de ce reste de jouissance qui permet, mais de manière nouvelle, d'aller vers l'autre.

### **Comment avec un sujet prendre place auprès de son isolement**

Pour travailler avec des personnes isolées, le fait d'avoir rencontré soi-même sa propre solitude peut-être une force. Ici je ne parle pas de cure analytique, mais des entretiens qui peuvent se tenir ici ou là, parfois isolés ou peu nombreux. Un entretien est un art du bien dire singulier. Un entretien unique ne se situe pas du transfert. Mais il peut être le partage de la solitude dans laquelle un sujet est enfermé.

Sans doute les personnes sentent-elles la qualité de solitude de leurs interlocuteurs.

Cela suppose pour celui qui accueille d'avoir touché la sienne propre.

Peut-être il sera alors possible, avec le sujet, de construire une nouvelle solitude, moins précaire, à partir de laquelle il pourra rompre son isolement.

Bernard Porcheret